

dès à présent la moitié de sa fortune... et, quant au reste, il est vieux et je suis jeune... J'attendrai.

Le chevalier de La Morlière et Philippe Talbot échangèrent froidement un salut, sans prononcer une parole, puis les deux adversaires, suivis de leurs témoins et du chirurgien, s'engagèrent dans le bois, afin d'y trouver un endroit, bien disposé par la nature, pour servir de théâtre au drame sanglant qui se préparait.

Au bout de huit à dix minutes environ, Philippe Talbot, qui marchait en tête du premier groupe, atteignit une petite clairière entourée d'arbres et dont le sol était parfaitement uni.

L'année précédente, plusieurs fours de charbon avaient occupé cette clairière et aucune trace de végétation ne se voyait sur le terrain noirâtre, calciné à une assez grande profondeur.

Les rideaux des grands arbres dont nous avons parlé arrêtaient au passage les feux du soleil encore très-bas sur l'horizon.

Philippe Talbot s'arrêta :

— Ou je me trompe fort, messieurs, dit-il, ou voici notre affaire. Il me semble qu'on ne saurait nulle part trouver mieux... Est-ce votre avis comme le mien ?

LV

L'endroit était effectivement bien choisi, et les témoins du chevalier s'inclinèrent en signe d'adhésion.

Philippe Talbot reprit, en s'adressant à ces derniers :

— J'ai apporté mes épées, messieurs, mais si mon adversaire préfère se servir des siennes, je déclare à l'avance que je les accepte.

— Ceci est un point qui doit être réglé entre les témoins des deux parties... dit Lascars.

— Soit, répliqua le vieillard, occupez-vous de ce détail, mon ami... Ce que vous ferez sera bien fait.

Et il s'éloigna de quelques pas.

Lascars s'approcha rapidement de La Morlière.

— Tout est changé depuis hier, lui dit-il à voix basse, contentez-vous de désarmer Philippe Talbot, ou de lui faire une légère blessure, mais ne le tuez pas... je veux qu'il vive...

— Le prix convenu tient toujours ? demanda le chevalier du même ton.

— Bien entendu...

— Dans ce cas, soyez tranquille, le bonhomme en sera quitte tout au plus pour une égratignure.

La question des armes fut tranchée aussitôt par le chevalier, qui déclara ne point tenir à faire usage de ses propres épées ; les adversaires mirent habit bas, ils se placèrent en face l'un de l'autre, et le combat commença.

Nous savons quelle en aurait été l'issue presque immédiate sans le contre-ordre donné par Lascars, mais La Morlière, peu désireux de venger son injure personnelle, et ne voyant au fond de ce duel qu'une question d'argent, fit en sorte de ménager le vieillard et se proposa de le désarmer purement et simplement.

Philippe Talbot, dès les premières passes, comprit qu'il avait affaire à un tireur d'une force exceptionnelle et bien supérieure à la sienne ; il n'en fut ni effrayé, ni découragé, et, sachant à merveille qu'en définitive la victoire n'est pas toujours au plus habile, il résolut de redoubler d'attention, de ne commettre aucune imprudence et de se couvrir sans cesse, de manière à ne livrer aucun passage à l'épée de son adversaire.

Cette tactique n'échappa point à La Morlière, qui s'étonna de trouver chez un vieillard un poignet aussi ferme et tant de rectitude et de précision dans la parade.

Les fers s'entrechoquèrent pendant près de deux minutes, sans que le chevalier pût réussir à lier l'épée de son adversaire et à la faire sauter à dix pas.

— Il me semble, monsieur, que vous me ménagez... dit tout à coup Philippe Talbot, c'est un jeu dangereux que celui-là, car, je vous en préviens, je ne vous ménagerai pas...

La Morlière ne répondit que par un sourire fortement empreint d'ironie, ou qui du moins parut tel au vieillard, dont un vif mouvement de colère fit battre le cœur et rougir le front...

La colère est mauvaise conseillère. Philippe

Talbot voulut prouver à l'instant même au chevalier qu'avec lui les ménagements étaient superflus ; il cessa de se tenir sur la défensive, ainsi qu'il l'avait fait jusqu'alors ; il prit une attitude agressive, et la pointe de son épée, touchant légèrement le poignet droit de son adversaire, déchira l'épiderme et fit jaillir quelques gouttes de sang.

La Morlière étouffa dans sa gorge un juron prêt à sortir et se dit :

— Vais-je me faire tuer par ce patriarche ? franchement ce serait trop sot ! Allons !... allons !... il faut en finir !... je vais lui piquer si bien le bras qu'il n'en demandera pas davantage et se tiendra pour satisfait...

Telle était la volonté du chevalier. L'événement déjoua ses prévisions ; au moment où ses muscles, se détendant soudain comme des ressorts d'acier, lançaient en avant son épée, Philippe Talbot essaya vainement d'arriver à la parade ; cette parade funeste changea bien la direction de l'épée du chevalier, mais sans éloigner suffisamment de la ligne du corps, et le coup destiné au bras arriva en pleine poitrine...

L'arme traversa le cœur et ressortit entre les deux épaules.

— La blessure était mortelle et la mort fut foudroyante. Philippe Talbot ne put ni prononcer une parole, ni pousser un soupir ; une écume sanglante vint à ses lèvres ; il étendit les bras et son corps, changé en cadavre, s'abattit la face contre terre.

.....

Le comte de Guibray et les deux témoins du chevalier poussèrent une exclamation douloureuse... Lascars saisit le poignet de La Morlière, et, se penchant vers son oreille, il murmura de manière à ne pouvoir être entendu que de lui seul :

— Malheureux, que vous avais-je dit ?...

— Eh ! mordieu ! répliqua La Morlière, c'est sa faute et non la mienne !... j'ai fait ce que j'ai pu, je l'ai ménagé même plus que de raison, puisque mon sang coule ! N'avez-vous pas vu qu'il s'est enfoncé lui-même ?... ne me reprochez donc rien, car je ne mérite aucun reproche.

Lascars revint s'agenouiller auprès du cadavre, et, donnant à sa physionomie l'expression du chagrin le plus profond, il s'écria :

— Ne reste-t-il donc point d'espoir ?... Ne peut-on sauver M. de La Boisière ? Dieu m'est témoin que je donnerais sans regret la moitié de ma fortune pour conserver un tel ami.

— Hélas ! monsieur le baron, répondit le chirurgien, tout est irrévocablement fini ! la vie a quitté le corps au moment où l'épée a touché le cœur !

Lascars cacha sa figure dans ses deux mains.

— Mon Dieu... mon Dieu... balbutia-t-il d'une voix qui semblait altérée par les larmes, le plus noble, le meilleur des hommes devait-il finir ainsi ?

Les deux valets de pieds amenés avec le carrosse avaient suivi de loin les combattants et les témoins à travers les bois, et, obéissant à une irrésistible curiosité, s'étaient cachés derrière les arbres disséminés autour de la clairière, et de là ils avaient assisté aux péripéties du duel.

Ils se montrèrent après le dénouement fatal, et Lascars leur donna l'ordre d'improviser une sorte de brancard avec des branches coupées dans le taillis, et de porter jusqu'à la voiture le corps de Philippe Talbot étendu sur un brancard.

Au moment où le lugubre cortège se mettait en marche, La Morlière s'approcha de Roland.

— Monsieur le baron, lui dit-il à demi-voix, j'ai fait de mon mieux pour vous satisfaire, et si je n'ai pas complètement réussi, je vous répète qu'il serait injuste de m'en accuser.

Lascars répondit par un signe affirmatif.

— A quelle heure vous conviendra-t-il que je vous attende chez vous ?... continua La Morlière.

— Aujourd'hui !... murmura Roland.

— Monsieur le baron, c'est chose depuis longtemps convenue, et d'ailleurs, foi de gentilhomme, cela presse ! Depuis hier je n'ai plus un sou...

Lascars regarda sa montre. Elle indiquait neuf heures moins un quart.

— Je serai chez moi vers midi... vous pouvez y compter... dit-il.

— J'y compte...

* La Morlière salua, et, ne voulant pas sans doute rejoindre la grille du bois par le même sentier que le cadavre de sa victime, il disparut dans le fourré.

Le carrosse transformé en char funèbre ne pouvait marcher qu'au pas.

Il mit plus d'une heure à franchir la distance qui sépare Vincennes de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Le vis-à-vis dans lequel se trouvaient M. de Guibray et Lascars le suivait lentement.

La cour de l'hôtel était pleine de valets, et ces valets donnèrent de grands témoignages d'effroi et de douleur en voyant que le maître qu'ils aimaient avait cessé de vivre.

Roland les laissa s'empresseur autour du carrosse avec des larmes vraies et des gémissements sincères, et après avoir constaté que Sauvageon ne se trouvait point parmi eux, il s'empressa de gravir les marches du perron et de se diriger vers la chambre de Philippe Talbot.

Qu'on juge de sa surprise, lorsqu'en franchissant le seuil de cette chambre, dont la porte était largement ouverte, il aperçut les meubles dans un désordre qui témoignait d'une lutte violente ; en même temps il entendit des gémissements sourds et des blasphèmes étouffés s'échapper du cabinet voisin, où il avait vu Philippe Talbot, le soir précédent, aller chercher les fleurets pour faire assaut avec lui...

Le testament n'était plus sur le bureau...

— Que signifie cela ? se demanda Roland très inquiet, que se passe-t-il donc ?...

Il traversa rapidement la vaste chambre à coucher, il entra dans le cabinet et le spectacle le plus étrange et le plus inattendu s'offrit à ses yeux.

Sauvageon renversé, les pieds et les mains attachés, seulement avec des serviettes tordues en façon de cordes, le visage marbré de taches livides et sanglantes, se roula sur le tapis avec la violence convulsive de la fureur et de l'impuissance et s'efforçait en vain, par des mouvements brusques et saccadés, de briser les nœuds qui le retenaient captifs.

Loin d'y réussir, il serrait ces nœuds davantage à chaque secousse, et faisait pénétrer de plus en plus les liens dans sa chair meurtrie.

De là ces gémissements, ces lamentations, ces blasphèmes, que Lascars avait entendus...

A quelques pas de Sauvageon se tenait debout le premier valet de chambre de Philippe Talbot, une épée nue à la main, dirigeant la pointe de cette épée vers le captif chaque fois que ce dernier, dans ses contorsions de reptile, faisait mine de se rapprocher de lui.

Pendant quelques secondes, Lascars, pétrifié par la stupeur, resta muet.

Enfin il retrouva la voix et la présence d'esprit, et il répéta tout haut les paroles qu'un instant auparavant il venait de prononcer tout bas :

— Que veut dire cela ? que se passe-t-il donc ici ?...

LVI

L'arrivée de Lascars produisit un effet immédiat sur les deux personnages de la scène bizarre que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Sauvageon cessa ses contorsions et ses plaintes et demeura silencieux et immobile, attachant ses regards avec une ardente fixité sur le nouveau venu.

Le valet de chambre, reconnaissant en Lascars l'ami très intime et l'un des témoins de son maître, le salua respectueusement, et répondit en désignant Sauvageon du bout de son épée :

— Il y a, monsieur le baron, que cet homme est un gremlin...

Lascars fit semblant d'examiner attentivement le prisonnier.

— Il me semble, dit-il ensuite, que j'ai déjà vu cette figure, l'homme que voilà ne faisait-il point partie de la maison de M. de La Boisière ?...

— Oui, monsieur le baron...

— Depuis longtemps ?...

— Depuis quinze jours à peine... aucun de nous ne sait d'où il sort ni par qui il a été recommandé à notre maître... nous avons eu beau le questionner à ce sujet, comme cela se pratique entre camarades, le sornois n'a jamais voulu répondre...